

Journées d'étude *les animaux là où on ne les attend pas* – 8-9 /12 /2025

Des hirondelles le long du Canal (Haren), sur le fil de la perplexité

Ariane d'Hoop (UCLouvain)

Encore raconter, avec perplexité

Le coup d'envoi de ma réflexion a été donné par cette phrase qu'Alain, un naturaliste amateur chevronné, me glisse alors que nous marchons vers le quai Béco, là où le canal qui traverse Bruxelles quitte le centre-ville pour remonter vers le Nord.

SLIDE carte zone nord du canal et phrase d'Alain :

« Je me demande ce que je peux encore raconter. »

Nous sommes au début de l'été 2024, et nous nous apprêtons à embarquer sur le bateau où Alain donnera une visite guidée des oiseaux qui peuplent cette zone maritime et portuaire de la ville. Lorsqu'il me confie qu'il ne sait plus quoi raconter, il renvoie à une ambivalence qu'il m'avait déjà évoquée. Depuis une quinzaine d'années, il fait partie des quelques naturalistes qui ont fidélisé leurs observations de terrain à ces lieux qu'ils qualifient d'« improbables », tant les présences d'oiseaux, de plantes, ou d'insectes dans ce paysage qui leur est *a priori* hostile se révèlent surprenantes. Mais à force de constater les dévastations qui grignotent ce territoire, la fascination d'Alain s'est soudée à la frustration, sans que celle-ci ne ternisse pour autant ses capacités d'émerveillement.

SLIDE territoire portuaire

La perplexité d'Alain fut palpable durant toute la visite qu'il donna ce jour-là. Le paysage qui longe le Canal nous entraîne parmi des infrastructures beaucoup plus grandes que celles des quartiers habitables. Au-delà des berges, les entrepôts, sites de stockages de matériaux de construction, réservoirs de carburant, silos, cheminées, parc à conteneurs et déchèteries paraissent gigantesques à qui n'y est pas familier·ière. À l'arrière, on apercevait les camions qui passent en pointillé et, à l'avant, les péniches amarrées, d'où dépassent des tas de sable, de farine, ou de métaux rouillés.

Depuis le pont du bateau, Alain parla de la qualité de l'eau aujourd'hui moins dégradée, des retours des poissons et de celui, occasionnel mais enthousiasmant, du martin pêcheur. Mais il mentionna aussi des épisodes polluants tels que les eaux usées déversées en cas de pluies, ou les déchets et hydrocarbures récoltés par les bateaux nettoyeurs du Port. Il évoqua les friches

ayant été bétonnées au fil des années et les espèces s'y sont mieux accommodées que d'autres – quoiqu'une minorité d'entre elles, précisa-t-il. Parmi celles-ci, les hirondelles et leurs relations à ce territoire incarnent cette ambivalence entre une écologie dégradée, qui peut à tout moment être maltraitée ou détruite, mais qui est aussi résiliente, et qui par-là inspirent de la fierté tout autant qu'une attention vigilante parmi les naturalistes.

(Dans cet article/ aujourd'hui) je voudrais suivre le fil de cette ambivalence, c'est-à-dire, ce va-et-vient entre l'enthousiasme pour le vivant et le constat inquiet de sa destruction, qui insinue du doute dans les relations de ces naturalistes aux animaux et aux plantes qu'ils affectionnent. Au cours de ma recherche autour des hirondelles bruxelloises (2023-2025), j'ai rencontré cette ambivalence chez les ornithologues de terrain, et chez leurs partenaires locaux, des environnementalistes professionnels au service d'associations de protection de la nature (ici Natagora, ou le projet « Canal corridor écologique » mené par l'association « Escaut sans frontières ») ou au service des autorités portuaires (ici, le Port de Bruxelles). ~~Lorsque je suis cette ambivalence à travers ces différentes rencontres, c'est tout ce paysage urbain et industriel auquel se rapportent les hirondelles qui vacille au gré de ces allers-retours perplexes.~~

Creuser cette ambivalence m'est apparu vital quand, moi aussi, au sortir de la visite en bateau, je me suis retournée la question : « que peut-on encore raconter ? ». La moindre des choses, me semblait-il, était de compliquer une affirmation trop lisse et trop confortable que j'ai pu lire ou entendre lors de cette recherche, selon laquelle les efforts en faveur de ces hirondelles montrent qu'il est possible de concilier des activités économiques d'ampleur urbaines et industrielles avec l'épanouissement du vivant. Donner corps à cette ambivalence entre enthousiasme et désolation ouvre d'autres pistes, car elle témoigne de réussites qui restent fragiles, d'expérimentations qui mettent au travail des compromis, et de mémoires qui viennent lester l'importance des êtres vivants qui subsistent.

Je vais alors me livrer à trois opérations de pointage, trois orientations du regard, un peu comme on pointerait un instrument optique vers des zones territoriales. Chacun de ces pointages montre combien le paysage des hirondelles bruxelloises, et particulièrement de celles qui nichent ici, à Haren, est imprégnée de cette ambivalence, et chaque pointage lui donnera une forme différente.

(1^{er} pointage) Du quartier à l'industrie : les lieux de subsistance et leurs fragilités

SLIDE 1^{er} pointage

Le mélange d'enthousiasme et d'inquiétude que je perçois chez mes interlocuteurs-ices s'esquisse d'abord dans l'histoire des déplacements des hirondelles de fenêtre (~~*Delichon urbicum*~~) à l'échelle de la ville, vers des lieux de subsistance qui semblent plus accueillant mais n'en restent pas moins dépourvus de fragilités.

Les hirondelles de fenêtres sont des oiseaux plutôt citadins, qui disparaissent d'autant plus dans les régions urbanisées. **[SLIDE nids sous balcon]** A Bruxelles, un observateur signalait au début du 20^e siècle qu'elles affectionnaient les dessous des balcons ou des *bow windows*, qui y avaient été aménagés en masse, et sous lesquelles elles accolaient les boulettes de boue qui constituent leur nid. A partir des années 1980, les ornithologues locaux les constatent que les nombreuses petites colonies qui parsemaient les quartiers disparaissent. **[SLIDE cartes 1989 & 2021]** Là où, à la fin des années 1990, elles occupaient tant l'Ouest que l'Est de la ville, en 2021, trente ans plus tard, seules une minorité d'entre elles ont été maintenues à l'aide de nichoirs artificiels. Cette disparition des hirondelles était due, avant tout, au manque de boue, suite à la minéralisation des sols bruxellois qui s'est accélérée dans les années 1960 et 1970, et aux destructions volontaires des nids, en raison du peu de tolérance des riverain-es, ou de travaux sur les bâtiments occupés.

Mais, à comparer ces cartes, là où les colonies de quartier n'ont pour la plupart pas survécu, les hirondelles de fenêtre se sont installées, en nombre, dans les zones industrielles de la ville, où elles ont trouvé des lieux de subsistance plus accueillants. (cf carte : au Nord et au Sud, le long du Canal). Une importante colonie niche sur les hauteurs des bâtiments d'une meunerie industrielle, où elles construisent encore leurs nids avec de la boue **[SLIDE Ceres sur carte]**. Elles récoltent de la boue dans les friches industrielles environnantes, les tas de sable entreposés, voire peut-être dans les berges de la Senne qui ont été remises à ciel ouvert et restaurées.

[SLIDE inventaire Ceres] Au printemps 2024 j'accompagne quatre naturalistes sur le site immense et alambiqué de cette meunerie, pour l'inventaire annuel de

la colonie. On est ici au cœur d'un gigantisme industriel, qui n'est pas sans rappeler l'importance qu'on pris les céréales dans notre alimentation. On y entend les pulsations des machines, on y sent partout l'odeur du grain et de la farine, depuis les camions que l'on déverse dans les silos jusqu'au surfaces de centaines de mètres carrés emplis de sacs de stockage. L'employé qui nous guide dit que les hirondelles sont appréciées sur le site, car lorsqu'elles sont là il y a bien moins d'insectes, ce dont témoigne l'inspection régulière d'une société de lutte contre les nuisibles spécialisés dans la boulangerie. ~~Les rangées de nids sont difficiles à percevoir tant elles sont hautes et les nids proches et nombreux. On plisse les yeux, on se passe une longue vue, et on compare nos comptages respectifs.~~

Au cours de l'inventaire, la présence des hirondelles fut abondante et agitée, mais paraîtra aussi fragile. La plupart des nids sont rafistolés, certains sont cassés et on aperçoit de nombreuses traces de nids tombés. Mes co-observateurs remarquent que la boue est souvent de couleur ocre, faites avec du sable, et se questionnent sur la solidité de ces nids fabriqués sans boue argileuse. **[SLIDE mur blanc Ceres]** Lorsqu'on passe devant une façade qui ressort d'un blanc éclatant, l'un me dit qu'il y avait des nids avant les travaux, qu'ils ont été détruits pour la rénovation. Il fallait que cette façade soit propre car elle est visible depuis la route. L'évocation de cette destruction suscite un bref malaise, puis il ajoute : « de toutes façons, il y a assez de nids sur ce site ». Plus loin, on croise plusieurs ouvriers qui nous disent qu'ils apprécient la présence de ces hirondelles. ~~L'un me raconte qu'il les aime car son père qui vit au Maroc a des hirondelles qui nichent dans sa maison, et qu'elles y dorment avec lui.~~ Mais ce qui reste obscur, c'est la valeur qu'elles prennent parmi les décideur·euses de l'entreprise. Ce jour-là, nous comptons 220 nids, soit dix fois plus que quarante ans plus tôt, lorsqu'elles y furent repérées. Le rapport de l'inventaire est transmis à une employée responsable de la qualité des produits, sans que l'on ne sache ce qu'il devient ensuite. Cela n'empêche pas ces ornithologues de terrain de se réjouir d'une telle prolifération en zone industrielle. Iels y voient un autre avantage : ici, les hirondelles de fenêtre n'ont pas à faire face à l'intolérance des riverain·es. Mais les nids friables et le mur fraîchement repeint interrogent : l'industrie serait-elle plus accueillante ?

Les conditions d'hospitalité de ces hirondelles sont d'autant plus fragiles que leur concentration sur un seul et même site, aux mains d'un seul propriétaire

dont on ne connaît pas la teneur de son engagement, insécurise toute la colonie. Pour prévenir ce risque, les naturalistes ont tenté de l'essaimer vers une ancienne brasserie, située sur l'autre rive du Canal. **[SLIDE Ceres vers Silo]** celle-ci a été reconvertie en espaces événementiels de prestige, mais le bâtiment conserve les mêmes caractéristiques a priori accueillantes pour ces oiseaux : des hauteurs équivalentes, des matériaux adhérents tels que de la brique ou du béton, et des structures en bois ou en métal. En 2021, les ornithologues y font installer soixante nichoirs sous le débordement d'une façade du bâtiment. Deux ans plus tard, les premières hirondelles s'y installent. Les conditions de leur subsistance sur ce nouveau site ne dépend plus de la boue ou du sable disponible aux alentours, mais d'un gérant qui semble apprécier leur présence, et qui veille à ce que les oiseaux ou leurs fientes ne dérange pas les événements luxueux qui s'y donnent.

(2^{ème} pointage) Au sein des infrastructures : Mimétismes et limites des compromis

[SLIDE 2^e pointage]

Le paysage des hirondelles génère également des ambivalences lorsqu'on resserre la focale sur les infrastructures où nichent ces oiseaux, ce qui invite au deuxième pointage. Cette fois, ce sont les hirondelles de rivage qui surprennent les naturalistes.

(SLIDE terriers hirondelles rivage

(certain·es d'entre vous le savent) Ces hirondelles creusent des terriers à coup de becs et de griffes dans des rives de cours d'eau ~~au-dessus desquels elles chassent les planctons~~ et dans les parois de carrières où elles trouvent des terres meubles. Les hirondelles creusent ces terriers dans une effervescence collective et y aménagement les nids qu'elle réutilisent chaque année. À Bruxelles, les hirondelles de rivage avaient disparu en 1978, lorsque les dernières sablières cessèrent leurs activité. Mais en 2019, les ornithologues qui longent le Canal observent que certaines l'empruntent comme voie de migration. Avec leurs partenaires associatifs et portuaires, ils concrétisent alors l'idée d'installer un caisson à terriers artificiels et d'y attirer ces hirondelles. Pour les ornithologues, son emplacement doit être orienté vers l'Est, sur la rive gauche, pour que l'envol ne soit pas contraint par les intempéries. Pour Amandine, l'unique

environnementaliste employée pour toute l'étendue du Port, ces quelques mètres carrés doivent être libre de toute entreprise concessionnaire qui compliquerait les négociations. **[SLIDE projet caisson à terriers]** L'ornithologue le plus fêru d'hirondelles, son nom est Charles, dessina le caisson à terriers artificiels. A partir d'ici, on va voir que les micro-territoires enchevêtrés des hirondelles, des naturalistes et des activités portuaires ne sont plus seulement une affaire de compromis quant à la place faite à chacun, mais ces micro-territoires deviennent aussi une affaire de mimétisme inter-espèce.

[SLIDE manuel et repasse] Pour la conception des terriers artificiels, Charles a lu et relu un manuel anglais qui détaille les qualités des sites aménagés par les hirondelles, et les moyens techniques pour les imiter aux mieux, ce qui calibre la profondeur des terriers artificiels ou les distances entre les trous, et justifie l'usage de sable dans les tubes pour reproduire les textures et celui de copeaux de bois entre ceux-ci pour éviter leur surchauffe. Les ornithologues y ont ensuite inséré la diffusion d'une repasse. Il s'agit d'un enregistrement des chants que les hirondelles émettent au moment où la colonie se forme et où ses membres creusent des terriers en collectivité. Ces chants sont donc au cœur de la création sociale de leur territoire. Leur sélection est mixée avec un logiciel de montage, de façon à présenter les chants « de manière la plus naturelle possible ». Charles ne recourt à aucune mesure précise de sons pour fabriquer ce mimétisme sonore, mais il travaille à l'oreille, suivant les « impressions » que donne lui ce mixage. A l'image des touches qui emplissent une peinture impressionniste, on n'a pas ici une représentation réaliste des chants d'oiseaux, mais une esquisse qui suggère des effets perceptibles pour les oreilles de cet ornithologue, familiarisées aux chants d'hirondelles. Tant les qualités sensorielles des terriers artificiels que celles de la repasse rappellent les mots de l'anthropologue Hélène Artaud (2013, p11), qui souligne combien les leurres décrits dans les ethnographies de pêcheurs, de chasseurs et de pasteurs se donnent comme « un enchâssement des éléments significatifs pour l'animal et pour l'humain » (billebaude p50). Le leurre repose alors moins sur une conformité technique, que sur l'ouverture d'un espace-tiers, une interface entre deux mondes qui intègre les traits sensibles et cognitifs qui valent pour des humains et des animaux particuliers.

Mais, depuis son installation en 2021, le caisson à terriers artificiels est resté désespérément vides. Aucune hirondelle ne s'y est intéressée. **[SLIDE**

hirondelles ds cavité]Par contre, la repasse a réussi à les attirer autour de l'emplacement, où elles ont préféré s'installer dans les berges bétonnées. Elles y ont trouvé des drains ayant été bouchés , et qui passaient jusque-là inaperçus. Depuis, la colonie installée dans ces drains s'amplifie d'année en année, de façon imprévisible. En 2023 elle occupe plus de la moitié de toutes les cavités disponibles. **[SLIDE fissure]** En 2024, les hirondelles sont encore plus nombreuses et certaines ne nichent plus seulement dans les drains, mais aussi dans des fissures entre le béton et la pierre, dont les emplacements sont bien plus aléatoires. La colonie s'étale ainsi sur plusieurs kilomètres de berges.

Ces réponses surprenantes des hirondelles ont déclenché une constellation de questions et d'hypothèses chez mes interlocuteur·ices, qui y ont répondu en retour en tentant de soutenir ces préférences de ces oiseaux pour les berges. Iels ont alors prolongé l'expérimentation mimétique en affinant les terriers artificiels pour les apparenter aux drains. **[SLIDE caisson modifié]** Iels ont ajouté des panneaux qui couvrent les pieds du caisson, ils ont enduit les surfaces pour leur donner une texture plus proche de celle du béton, et ils ont agrandi certains trous, car peut-être était-ce cela qui rendait les drains plus attractifs. Lorsque j'interroge Charles à propos de cette expérience, il me dit qu'il avait déjà observé des colonies d'hirondelles de rivage qui s'établissent dans des berges de canaux, et qui se sont accoutumées à d'autres configurations de cavités que celles de terriers creusés. Ses observations de longue durée lui ont appris que chaque colonie a ses habitudes, qui forment ce qu'il appelle une « culture locale », et qu'il décrit comme « des relations sociales très élaborées qu'on ne comprends pas toujours, ou pas en profondeur. » Mais, dans le Port de Bruxelles, il ne pouvait pas savoir vers quels sites migraient les hirondelles qui passaient par le canal et qu'il a appâtées. Il ne savait donc pas précisément « à qui il avait affaire » : si celles-ci creusaient des terriers de sable, ou avaient déjà pris le plaisir de nicher dans des murs. « Depuis un an ou deux, me dit-il, il y en a qui nichent aussi à quelques centaines de mètres de là, dans les berges à Vilvoorde. Elles s'imitent, et il semble qu'ici, elles soient en train de développer cette culture-là, de nicher dans les drains. » Il a alors proposé au Port de percer de nouveaux drains dans les berges, mais les ingénieurs du Port ont refusé par crainte que l'infrastructure ne soit fragilisée.

Si cette expérimentation mimétique nourrit l'enthousiasme des naturalistes pour cette colonie d'hirondelles singulière, elle est inséparable de

l'autre facette de l'ambivalence, l'inquiétude, qui réside ici dans le degré de compromission que la présence de ces oiseaux demande pour les activités du Port. Lors du dernier inventaire, au printemps 2024, quand Amandine, l'environnementaliste du Port, résume leurs observations sur la carte d'occurrence, elle précise : « on va devoir négocier avec le capitaine pour interdire l'amarrage à d'autres endroits » et elle ajoute, avec soulagement « Mais ça va, pour le moment elles ne se mettent pas aux là où il faut décharger. » **[SLIDE photo avis batellerie]**. En fait, le Port a déjà mis en place des zones d'interdiction de stationner pour les bateliers, si ceux-ci gênent les allées et venues de hirondelles dans les cavités. Mais ces petites compromissions se compliquent dès lors que la zone d'amarrage en question est une zone de chargement ou de déchargement. Les marchandises doivent pouvoir circuler et cette activité-là ne peut pas attendre et n'est pas déplaçable. « Dans certains cas », me précise Amandine, « on peut négocier où se place exactement le bateau sur le quai, mais dans d'autres ça n'est pas possible. C'est alors aux hirondelles de comprendre qu'elles ne peuvent pas nicher là, et qu'elles doivent prospecter dans d'autres trous. » Les conditions de la rencontre sont très claires : les activités du Port constituent une limite, qui montre combien la présence des oiseaux n'est pas la bienvenue dès lors que cette présence contraint ou retarde ces activités.

En bref, l'ambivalence telle qu'elle s'incarne dans les infrastructures et leurs cavités peut se dire de la façon suivante : La préférence des hirondelles pour les berges, leurs drains et même leurs fissures, plutôt que pour le caisson qui lui reste bien à sa place, les rendent d'autant plus attachantes pour les naturalistes qui sont allés à la rencontre de leur monde au moyen du mimétisme, mais cette préférence vient aussi mettre sous tension ces compromis limités, et par là réfute tout idéal de cohabitation harmonieux du fait des impératifs des activités logistiques de ces industries.

(3^{ème} pointage) La mémoire du territoire : l'incroyable sur fond de désastre

[SLIDE 3^e pointage] Ces compromis limités par les flux logistiques prennent une autre tournure, plus tragique, dès qu'on les replace dans les transformations qu'a connu le territoire qui borde ces infrastructures. Ce troisième pointage fut audible lorsque nous traversions ce paysage en bateau, cette fois pour y faire de l'inventaire des hirondelles de rivage. A nouveau, comme Alain lors de sa visite

guidée, c'est comme si ces naturalistes ne pouvaient pas traverser ces lieux et ne rien dire de ce qu'ils ont été et ne sont plus. L'inventaire de ces hirondelles était inséparable de leurs souvenirs des peuplements et dépeuplements qu'ils y ont connu. **[SLIDE tas de métaux]** Lorsque nous passons devant des tas de métaux rouillés, l'un d'eux rappela combien ça « grouillait de lézards » avant, et qu'aujourd'hui il n'y a plus rien. Pas un rougequeue, rien. » Et pourtant, le paysage dévasté tel qu'ils le connaissent rend paradoxalement encore plus précieux d'y trouver des créatures qu'ils apprécient pour leur beauté. Il me montre une libellule (~~un Caloptéryx éclatant~~) rare pour un cours d'eau si pollué, ou des plantes aux fleurs colorées qui poussent au bord des berges. Et il répète que « C'est important d'avoir de la beauté, même dans ce paysage difficile ».

Ici, l'ambivalence relie la mémoire des lieux et des êtres disparus qui imprègne le régime d'attention de ces naturalistes à ce territoire, et la présence d'êtres vivants, dont les hirondelles, qui en ressortent d'autant plus admirables et exceptionnels. Pour mieux saisir ce travail de mémoire, il faut considérer que les deux heures que nous passerons à scruter les drains et fissures des berges ne sont qu'un infime maillon parmi leurs explorations inlassables de cette zone industrielle depuis des années. **[SLIDE carte friches 2001/2025]**. Pour en avoir une image plus nette, je montre à Alain des prises de vue aérienne à vingt ans d'écart, et lui demande de me raconter ces transformations territoriales qui lui permettent de dire que « c'est incroyable de venir observer ces animaux ici » et, l'instant après, que « c'est un désastre d'avoir vu disparaître tout cela. » Il me parle des zones humides et des oiseaux qui n'y sont plus, et m'en montre d'autres qui seront amenées à disparaître dans les années qui viennent, sans que ce territoire dépourvu de voisinage résidentiel ne donne lieu aux mobilisations citoyennes qui défendent d'autres friches bruxelloises.

L'une de ces friches fut fondatrice de ce rapport au territoire qui tient ensemble l'incroyable et le désastre **[SLIDE carte images friche marly]**. La friche de la Cokerie du Marly s'étendait sur un site de 12 hectares où, 1930 à 1993, une usine produisait et livrait du gaz de ville, du coke et des produits dérivés pour l'industrie carbochimique. Lorsque l'usine ferma, le site fut estimé comme étant le plus pollué de la Région bruxelloise, à qui la Cokerie vendit le site pour un euro symbolique. Le Port de Bruxelles pris en charge l'assainissement des sols en partenariat avec un célèbre groupe logistique qui obtint la concession du site et la promotion d'un projet immobilier.

L'incroyable se produisit durant les deux décennies où ce site resta en friche, il devint reconnu parmi les naturalistes de la Capitale au point d'être baptiser, le « Zwin bruxellois ». Alain commença à l'arpenter assidument suite à un « déclic » qu'il eut un jour de tempête de neige en 2008. Ce jour-là, il passait avec un ami en voiture à côté de la friche, recouverte de neige à perte de vue, lorsque son regard fut attiré par des centaines d'oiseaux granivores. Il raconte :

« Il y en avait partout. On est sorti de la voiture, dans la tempête. On a pris nos jumelles, et on a observé ces oiseaux qui se nourrissaient des graines des plantes de la friche. Il y avait des plantes nourricières comme des chardons, des rumex. On a repéré des nuées d'espèces d'oiseaux, il devait bien y avoir six ou sept espèces différentes, ce qui tout à fait exceptionnel dans des conditions météo pareilles à Bruxelles. On a compté qu'il y avait là entre 400 et 600 oiseaux qui, malgré la tempête, se nourrissaient de la friche. » [fin de citation]

Avec d'autres ornithologues, ils découvrirent que ce site se fit particulièrement accueillant car il est vaste, très ouvert, et parsemé de gravats et de scories, des résidus issus de transformations métallurgiques qui retiennent la chaleur dans le substrat et invitent une végétation pionnière à s'installer. Les anciennes douves de l'usine, remplies d'eau aux côtés de petites mares ou de flaques temporaires, attirent des espèces relictuelles d'oiseaux limicoles: ce sont des petits échassiers au long bec qui picorent des invertébrés dans la vase, que l'on trouve généralement dans des paysages côtiers et qui pour certains s'y rarifient. Alain s'est alors mis à suivre, année après année, les nichées de ces vanneaux huppés ou petits gravelots qu'il ne retrouve plus ailleurs.

Le désastre se produisit en 2015, lorsque ce « zwin bruxellois » fut entièrement remplacé par le nouveau centre de tri de BPost, d'une superficie de 80.000m², dont les nouvelles technologies permettent de distribuer 300.000 paquets par jour, soit de répondre, selon les mots du CEO de B-Post, au « au TGV de l'e-commerce qui fait son entrée fulgurante dans nos vies quotidiennes ». Les organisations environnementales déposèrent des objections lors des procédures d'autorisation, qui furent sans appel, et n'allèrent pas en justice. Alain évoque des rapports de force trop inégaux et le peu d'expérience des naturalistes face à ce type de milieux. Iels proposèrent de recréer une zone humide artificielle sur le toit du méga-entrepôt, ce que l'entreprise refusa par crainte des complications en cas de fortes intempéries (~~fuites, etc.~~). Le centre de tri fut

inauguré en 2017, et les critiques à son propos se réorientèrent vers son recours aux voies routières et non à celles navigables ou ferroviaires, et le peu d'emplois locaux ou d'insertion dans la vie urbaine de ce centre de tri.

Mais la friche Marly eut pour effet posthume d'ancrer l'attention d'Alain et de quelques autres naturalistes dans cette zone industrielle et maritime du Nord du Canal, et de l'imprégner d'entrée de jeu de leur sentiment ambivalent. Ils ont réalisé combien la voie d'eau joue un rôle pour de nombreuses espèces qui la suivent pour leur déplacements, ou qui s'y arriment, telles que les hirondelles de rivage qu'ils ont invité à s'installer ;. Se relier à ces hirondelles, c'est pour eux se relier à ce territoire auquel ils continuent de penser avec toutes les pertes qu'ils ont connu, qui contient en lui toutes ces couches d'une temporalité plus longue et plus peuplée. Quand je les rencontre aujourd'hui, ils n'aspirent plus à défendre de vastes étendues et avec elles tous les êtres qui y habitent ou y passent, mais à revendiquer des « zones de quiétude », à faire ce qu'ils peuvent pour « faire de la place ici et là » à « ceux qui restent ». Les cavités d'hirondelles de rivage ont elles aussi ce statut de refuges interstitiels et résiduels.

Ces ambivalences ont-elles un avenir ?

[slide final pour discussion]

Je vais terminer avec constat des aspirations rétrécies de mes interlocuteurs. Cela peut sembler défaitiste, et l'on peut de toute évidence se demander si, à force de naviguer dans ces ambivalences, elles ne risquent pas de finir par décourager ces naturalistes, finalement assez esseulés et pris dans des rapports de forces très inégaux.

Mais je voudrais tout de même ouvrir la discussion en essayant de donner un peu plus de chances à ces ambivalences, dans les formes qu'elles prennent ici, et me demander de quoi ces savoirs ambivalents peuvent-ils nous rendre capables ?

Autrement dit : Ces ambivalences ont-elles un avenir ? quelles sont leurs portées potentielles ? En quoi nous rendent-elles plus exigeant·es vis-à-vis de ces espaces et leurs oiseaux inattendus ?

Ces ambivalences, dont ce type de terrain ne se débarrassera pas facilement, empêchent de s'engouffrer dans un optimisme trop lisse, dans tout idéal de cohabitation harmonieuse entre des activités industrielles et l'épanouissement d'êtres vivants inattendus. Mais plus que d'empêcher ces propos confortables, que permettent-elles ? Comment pourraient-elles ouvrir un avenir moins étrié dans ces territoires contraignants et si contrariés ?

C'est de cette question, qui ne m'est pas facile, dont j'aimerais parler avec vous...